

irruption dans la retraite de ses enfants et assouvir sur eux sa rage et sa faim !...

Mais bientôt ses appréhensions changeaient d'objet.

La forêt de Bondy n'était pas seule infestée de brigands.

Les bois de la Normandie, depuis que le fisc et la gabelle avaient étendu leurs ravages dans cette province naguère si prospère, regorgaient de bandes de pillards et d'assassins.

Mais qu'avait-elle à redouter de ces misérables à qui les malheurs du temps ne laissaient que le crime pour toutes ressources ?

Comme eux n'était-elle pas devenue l'hôtesse des bois ? Et son brave et honnête Noël, quel moyen lui restait-il, à lui le spolié, le proscrit, pour faire vivre sa famille ?

Le vol ! la rapine !

Ah ! cette épouvantable extrémité à laquelle elle se voyait réduite révoltait son cœur et désespérait sa raison.

Pourtant, sa fille, sa petite Jeanne si gentille, Petit-Pierre qu'ils avaient adoptés, ils ne pouvaient pas les laisser mourir de faim.

Qu'avaient-ils fait pour être réduits à cette affreuse misère ?

Si jamais le pillage était leur unique moyen d'existence, leur crime serait le crime de ceux qui ne leur avaient laissé que ce seul moyen pour faire vivre leurs enfants.

Eh bien ! non, elle ne pourrait jamais ! Plutôt la mort que de souiller sa main du bien d'autrui !

Elle en était là de ses terreurs et de ses réflexions douloureuses, lorsqu'elle entendit non loin d'elle un gémissement qui la fit frissonner.

C'était comme la plainte déchirante d'une grande douleur, la profonde lamentation d'une souffrance horrible.

Marie-Jeanne en fut étrangement remuée.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle en joignant les mains, on dirait les derniers soupirs, le râle d'un mourant ! Il y a donc quelqu'un de plus malheureux que moi ?

Rendue méfiante par les différentes phases de craintes et d'appréhension par lesquelles elle venait de passer, elle hésita à s'aventurer vers l'endroit d'où partaient les gémissements.

Mais l'expression de ces plaintes devenant plus navrante et plus affreuse, elle s'enhardit à faire quelques pas, attirée par la pitié ! Le malheur rend compatissant à la souffrance.

L'ombre de la nuit était moins opaque. La lune venait de surgir à l'horizon et sa pâle lumière, filtrant à travers le feuillage, permettait de voir vaguement les objets à quelques pas.

Marie-Jeanne n'aperçut d'abord que l'ombre mouvante des branches et la silhouette rigide des grands chênes. Elle fit quelques pas en avant, vers l'endroit d'où partaient les lamentations, et, à sa grande stupeur, il lui sembla voir un corps ramper à terre.

Cet être, à face humaine, à attitude bestiale, paraissait mordre le sol et arracher avec ses dents l'herbe courte qui poussait au pied des arbres.

Marie-Jeanne comptait, avec un trépidement de commisération dans les entrailles, qu'elle se trouvait en

présence d'un pauvre affamé qui, défaillant de besoin, en était réduit à la nourriture des animaux.

Le fait du reste n'est pas isolé, et sous le grand règne, à l'époque la plus fastueuse de Louis XIV, les peuples mourant de faim, voyaient avec joie, après un hiver terrible, l'herbe reverdir, et se jetaient avidement dans les vallées, disputant aux ruminants les premières pousses du gazon.

L'homme ainsi vauté et broutant l'herbe que venait de découvrir Marie-Jeanne était un de ces infortunés que la gabelle avaient chassés dans les bois.

La généreuse femme, les larmes aux yeux, s'avança vivement vers cet affamé.

— Que faites-vous ? exclama-t-elle.

L'homme, la bouche toute verdie d'un affreux aliment, releva la tête. Cette tête effarée, livide, avait une expression de souffrance et d'abrutissement qui navra le cœur de Marie-Jeanne.

— Cessez cet horrible repas, fit-elle d'une voix douce. J'ai encore un peu de pain...

— Du pain ! exclama l'inconnu d'une voix rauque, et les yeux pleins de flamme.

— Oui, pouvez-vous venir ?...

— Oh ! du pain !

Et une expression de ravissement se répandit sur les traits pâles du malheureux.

Il fit un effort pour se dresser ; mais sa faiblesse était trop grande ; il retomba sur le sol, avec un soupir d'impuissance.

Marie-Jeanne, en présence de cette grande infortune, avait oublié sa propre misère, les dangers que courait son mari, les privations qui l'attendaient, celles qui allaient fondre sur ses enfants.

Revenue à son souterrain, elle courut au panier où elle avait laissé quelques provisions, les mit dans son tablier, remonta rapidement les marches et s'élança vers l'infortuné que la faim torturait.

Elle lui fit d'abord avaler quelques gouttes de vin ; puis elle lui émietta un morceau de pain que l'inconnu couvrait de regards avides.

Il avait voulu, au risque de s'étouffer, l'avalier d'un seul coup. Il mangeait avec une voracité sinistre, avec une sorte de grognement sourd, comme s'il eut craint, tout en engloutissant un morceau, que le reste lui échappât.

— Rassurez-vous, lui dit Marie-Jeanne, pour le calmer, vous aurez tout, mais il faut manger avec prudence.

En ce moment des pas précipités, accompagnés de brisements de branches, se firent entendre dans la forêt.

Marie-Jeanne qui soutenait la tête du malheureux qu'elle avait secouru, se redressa soudain.

Ce nouveau bruit était-il l'annonce d'un danger ?

Était-ce son cher Noël qui revenait de la ferme ?

Son cœur le lui disait. Toutefois les pas retentissaient du côté opposé à celui par où Du Cantel s'était éloigné.

Incertaine, hésitante, elle voulait s'élançer, et le doute la retenait.

Poussée pourtant par le besoin de sortir d'inquiétude et ramenée à la pensée de l'absence prolongée de son